

Jean-Luc Hennig

PRÉSENTATION

King du voyeur 17

LE VOYEUR

1. Les collabos 55

2. Enquête sur
une passion singulière 179

3. L'œil de l'appareil 277
Berlin 1961 - L'ombre d'Alger - Confession d'un
voyeur - Je l'ai chassé dans la rue - Ugly George
- 4 la lettre des petites filles

POSTFACE

Le voyeur, le voyeur 361

© Éditions Albin Michel 1981
15, rue de la Harpe, 75004 Paris

Albin Michel

Éloge du voyeur

La fille était allongée sur le ciment. Presque nue. La tête légèrement renversée en arrière. Elle se collait à un jeune gars aux lèvres rouges, qui avait l'œil ailleurs. Il n'y avait qu'eux sur la terrasse de la plage. Là-bas, des gosses plongeaient, mouillés, se chamaillaient. Des mouettes piquaient dans l'eau. Lui était assis sur le parapet. Il mâchouillait quelque chose. Avec sa peau noire, son feutre rabaisé sur l'œil et son tatouage bleu, il faisait gars du voyage. Je crois qu'il reluquait la fille simplement. Son grand corps maigre n'exprimait rien.

Quand je suis repassé, il avait disparu. Je ne saurais rien de lui. On aurait dit un tzigane de Koudelka. Un de ces types au front bas, cheveux épais, qui ont résisté au temps. Les voyeurs sont comme ça, farouches, insaisissables. Ils vivent en coup de vent. On les perd très vite. Parfois, ils vous filent une adresse, un arrêt d'autobus, l'arrière-salle d'un café triste, les marches du Sacré-Cœur ou un fond de cour, dans les lumières jaunes et les odeurs de friteuses. Toujours sur un coup, une fille un peu sexy, ou un gars du chantier qui bande comme un athlète. Parfois aussi, ils vous emmènent faire un tour, dans les calanques ou les herbes couchées, en voir deux se caresser splendidement. Je les ai suivis. Comme des armées d'yeux qui m'auraient fait voir les choses.

Drôles d'énergumènes. Qui rôdent un peu partout, et se fixent souvent dans la lézarde d'une cabine de bain, derrière des jumelles pliantes, ou un 6/6 Yashica, traînent au Bois parmi les joueurs de boules ou gâchent leur après-midi à courir dans la campagne sèche pour un flirt de rien. Ce ne sont pas tout à fait des voleurs, ni tout à fait des innocents. Plutôt des brigands de l'ombre, des vauriens du secret. Ils dérobent toutes ces choses qui ne se laissent jamais voir sans un peu de honte, et rendent l'autre plus démuné, s'il vient à s'en apercevoir. Des crocheteurs de la petite intimité. Quand on est rendu à soi, qu'on se retire, « à loisir et à son aise », dirait Montaigne. C'est ça qu'ils cherchent à chaparder. Ce secret-là. Le voyeur, c'est le reporter d'une réalité en mineur, des déflagrations intimes, des nervosités, des désordres et des humeurs de chacun. La part la plus fragile. La défaillance, l'abandon ou la charpie. Il en est le confident, ou le témoin invisible. Un peu Hermès, un peu Méphisto. Sa passion est terrible et frivole à la fois, cruelle d'un certain point de vue et

pourtant si tentante. Et d'ailleurs, c'est pour disparaître bientôt, comme un dieu malin, ou un démon incorrigible. Car il recommencera sans remords, jusqu'à ce que son regard s'épuise. Dans une espèce de vertige, où il voudrait tout prendre et tout refuser à la fois. C'est le champion du crime parfait. Parfait, peut-être parce qu'il est toujours manqué.

Enquête imprudente, sûrement. Comment saisir des regards filés, des attentions infinies, des soupçons, des cœurs battant la chamade et des nervosités derrière la jalousie ? Comment faire l'histoire du coup d'œil ? Et d'ailleurs, comment doubler un voyeur ? Entrepris sans doute aussi périlleuse. Souvent, quand j'ai souhaité les rencontrer, ils m'ont caché leur visage derrière l'appareil téléphonique, ils ont fait mille difficultés, ne voulaient pas laisser prendre leur voix dans le magnéto, ils ont manqué ou refusé des rendez-vous, ils ont tenu à garder l'anonymat. Normal. Leur tactique, et leur habileté, c'est bien la dérobade. Ils n'aiment pas être à visage découvert. Regardés en face. Ils ont toujours un peu honte de leur passion. Ils n'en parlent pas. En tout cas, pas à l'étranger. Ils cachent leur secret, comme s'ils tenaient à conserver pour eux cette espèce de religion privée, de cérémonie domestique dont ils sont à la fois les prêtres et les fidèles, ou qu'ils se sentent finalement toujours un peu maudits, et moralement condamnés. Car il est vrai que leur passion, ou leur effraction, est aujourd'hui, paradoxalement, la chose la plus illicite ou la moins avouable.

On les disait timides, rentrés, gauches, meurtris, un peu vicieux, sournois. Le voyeur concentrait sur lui une formidable énergie de méchanceté. C'était vraiment ce qu'on pouvait imaginer de pire. Un raté. Un refoulé. Un impuissant. Ou un sadique. Il prend des coups sur la gueule ? Tant mieux. On se rappelait le type dans *Psychose* : cet œil grossi, à fleur de tête, une mèche de cheveux barrant le visage, la mine crispée, l'œil qui se colle au trou, qui entre dans le mur, pendant que la fille se déshabille. Les voyeurs, on n'aimait pas ça. On en faisait pêle-mêle des salauds, des voyous, des démons ou des Judas. Et puis, c'étaient des hommes. Qui s'en prenaient le plus souvent à des filles seules. De la graine d'assassin. Ça devait leur être fatal. On pouvait faire remarquer que leur passion était, après tout, la chose au monde la mieux partagée. On les maudissait. On ajoutait qu'il y avait aussi toute une ribambelle de voyeurs patentés, qui se cachaient derrière leur honorabilité, mais qui n'en voyaient pas moins. Les matons de taule, les photographes, et pas seulement les paparazzi, mais les correspondants de guerre aussi bien, qui

jouissent du spectacle des atrocités, les flics ou les psychiatres, les journalistes et les échetiers, les confesseurs, les espions et tous les muets de la société, du liftier au greffier du tribunal. Mais on les blanchissait. On leur savait toujours gré d'autre chose. Eux, hélas ! n'étaient que voyeurs. C'est-à-dire voyeurs pour rien. Pour eux. Voyeurs du vice. Sans alibi. Les pires.

Il y avait comme ça, à Genève, un type qu'on appelait Jojo. Jojo du Bourg-de-Four. Il devait être enquêteur, dans un ministère social. C'est un petit monsieur dans les tons gris-bleu, sans âge, sans rien de remarquable. Un peu comme ces bonshommes de Magritte, avec leur long manteau noir, col dur et chapeau melon. Il venait aux Pâquis, dans le quartier des filles, il passait des après-midi là, il les reluquait. Il ne passait pas une semaine sans venir voir qui était dehors, s'il y avait une nouvelle, et comment elle était habillée. C'est un petit monsieur très effacé, un peu honteux de les regarder jusqu'à ce point-là. Un jour, au cours d'un banquet, ses collègues qui étaient évidemment au courant de ses manies, ont voulu à tout prix lui faire avouer qu'il était monté au moins une fois, juste pour voir comment c'était, tout le monde y est allé, toi aussi, forcément, même une fois, il n'y a pas de mal à ça. Mais le petit monsieur morne n'a rien dit. Il n'a pas souri non plus.

C'était effectivement des gens très énigmatiques. On avait beau les considérer comme des petits malades, ou des quasi-voleurs, cela n'expliquait rien. Il y avait en eux quelque chose de puissant, et de mystérieux. Ils s'adonnaient à une autre prière. Vénéraient autre chose. Une religion discréditée. Car enfin, qui pouvait douter qu'ils avaient par ailleurs d'autres passions, et très sensuelles ? Donc, qu'ils se faisaient voyeurs *par inclination*. Il y avait là quelque chose d'inexplicable. Certains avaient même une vie très conforme, mariée, anodine, sans aventures. Et il y avait au centre un piège. Leur vie se renversait. Dans un secret qu'ils tenaient d'ailleurs le plus souvent à garder pour eux seuls. Quelle était cette obstination, cet entêtement qui les poussait ainsi à filer les filles dans la rue, pour rien, sans même vouloir les aborder, à pénétrer par un bout de volet disjoint dans les intérieurs, à ramper dans les oyats, ou à payer je ne sais quoi pour aller regarder dans les cages des peep-shows des filles qu'on pouvait aussi bien trouver ailleurs, sans l'obstacle de la vitre justement ? Comme si, finalement, c'était cette petite machination perverse qui les excitait, toutes les ruses de la curiosité, tout ce qu'on anticipait, ce qu'on imaginait autour qui les enflammait. « Ce qu'on voit n'a pas grand intérêt, me dit un jour un gros monsieur d'une quarantaine d'années, avec un chapeau mou planté sur le

crâne. C'est toujours ce qu'on pourrait voir, ce qu'on risque de voir qui vaut le coup. »

Il avait habité enfant dans un vieil immeuble, construit au siècle dernier par le duc de Castries, près de l'Étoile. Le duc avait prévu des écuries au rez-de-chaussée, et comme il était un peu ruiné, il avait disposé son appartement au premier étage, et loué les autres. L'enfant habitait là. Et il regardait les domestiques en face, à leur coucher.

— ... L'immeuble avait un peu une forme de croissant de lune. Au fond de la cour, il y avait eu longtemps des écuries et, au-dessus des écuries, des pièces qui avaient servi longtemps, je les ai même connues comme ça, à entreposer du foin. C'est devenu des chambres de domestiques... Nous habitons le premier. Juste en face... Et j'étais devenu un voyeur. Je regardais derrière des persiennes. Vous savez, la lumière entre en biais, elle arrive très bien à faire écran entre l'extérieur et vous. Il y avait donc six chambres comme ça, qui n'étaient possibles à voir que pour l'homme du premier étage. Et j'étais le seul à avoir une chambre sur la cour.

— Il y avait des rideaux ?

— Il y avait des rideaux, mais des rideaux de misère...

— Alors, que voyait-on ?

— C'est ça qui était merveilleux et épouvantable, c'est qu'on voyait tout... Ils mangeaient, ils buvaient tard le soir ensemble, en se recevant... Ce qui m'agaçait, c'est que tout ça, c'était du temps perdu. Ma chambre était placée de façon que j'en avais au moins deux ou trois dans mon rayon, mais derrière les jalousies, en les entrebâillant, j'avais un angle que je variaais, je voyais très bien. Ce n'était évidemment possible que l'été. Ils vivaient fenêtre ouverte, parce qu'ils avaient besoin de fraîcheur. Quand enfin leurs amis s'en allaient, ils commençaient à se déshabiller, il y avait hommes et femmes, ils commençaient à se déshabiller, et je les voyais ôter leur chemise, la fille ôtait son corset, elles portaient des corsets ces Espagnoles, certaines d'entre elles du moins, en fait, je suis honnête, les hommes m'intéressaient également. Seulement, seulement, tout ça enlevé, ils fermaient leurs jalousies. Et là, je ne voyais plus que des ombres chinoises découpées en morceaux, c'était horrible!... Mais après tout, s'il se passe vraiment quelque chose, ça n'est pas intéressant. On essaie de surprendre, parce qu'on sait très bien qu'au fond, quelque chose va survenir qui empêchera que, au dernier moment, on voie. Asmodée n'est pas le vrai patron des voyeurs ! C'est vrai qu'Asmodée voyait tout, il pouvait soulever les toitures pour voir les gens... Faire quoi ? Faire l'amour ? C'est tellement bête. Ça n'est pas

intéressant. Ce qui est passionnant, c'est les préparatifs, c'est de les surprendre dans les préparatifs. Si ça s'était terminé comme tant d'aventures... bonjour, bonsoir, je retourne dans ma chambre, je ne m'en serais même pas souvenu. Ce qui était passionnant, c'est le côté pêche à la truite. C'est d'observer la proie que l'on désire, de la désirer sans qu'elle le sache, d'observer ses habitudes, de voir que la truite prend à tel endroit, qu'elle a un trou, qu'elle peut se réfugier là, que si on se met à l'ombre de tel arbre, la ligne sera placée de telle façon et qu'elle n'en verra pas l'ombre... Qu'est-ce qu'il y a de plus stupide que de découvrir que les gens que l'on regarde à travers la jalousie vont faire l'amour en se couchant !

Finalement, tout se dérobaît, et tout était toujours à recommencer. Ils prenaient à tout ça une jouissance singulière. Ils s'énermaient délicieusement de cette complication infinie de vouloir voir, et de ne jamais y parvenir vraiment. Ils aimaient cet empêchement. Car telle était leur règle. Ils s'étaient construit une petite machine idéale pour leur destin volage de navigateur, de contemplatif ou d'illusionniste. Ils ne voulaient rien rendre visible. Ils ne voulaient rien libérer non plus. Ils voulaient au contraire refaire du secret. Rétablir une contrainte ou un tourment qui ne cesserait pas. Comme des amants magnifiques.

Ces chasseurs incorrigibles sont, il est vrai, d'adroits galopins. Génies des rues, guetteurs insoupçonnables, passe-muraille ou maraudeurs impénitents, ils s'en tirent toujours. Et finissent par disparaître. Y compris des archives de police. De quoi diable pourrait-on les accuser ? De voler une ombre ? Ah ! parfois, c'est sûr, dans leur vie tracassée et soucieuse, on leur tire le coup de poing, on les rosse ou on les interdit de séjour ou on les gratifie d'un regard mauvais, d'une menace au pire. Ça arrive. Mais les vrais de vrais, ceux qui y consacrent une vie, sont des malins. Ils décampent. Que dit la loi ? L'infraction pour atteinte à la vie privée, par exemple. D'abord, il faut que ça se passe dans un lieu privé. Et le délit n'est commis que s'il y a écoute de paroles (ou de soupirs qui, selon le législateur, « expriment tout autant, sinon mieux que les propos, les émotions et les sentiments ») ou captation d'images, avec un appareil quelconque. Subtil distinguo qui sans doute permet de pénaliser les appareils émetteurs-récepteurs, mais excuserait presque l'amateur de lunettes d'approche ou de jumelles portatives. Après tout, la lunette est censée forcer le regard, pas la protection. Quant à tout ce qui se vole dans un lieu public, le voyeur n'y est bien

sûr pour rien. Il serait même en droit de poursuivre l'objet de ses attentions pour outrage à la pudeur. Mais il n'est jamais vraiment offensé. Il reste bien sûr la violation de domicile. C'est beaucoup plus risqué. Et comme on verra, ça donne parfois lieu à quelques embuscades nocturnes. On file doux, et on trouve une autre planque.

Chaque voyeur a sa géographie intime. Autant dire qu'elle est invérifiable. L'un a sa petite forêt, l'autre deux ou trois cafés à demeure, et le troisième des petites criques perdues sur la Côte. Tout ça est, en fait, de l'ordre de l'impondérable, et des vagabondages. Bref, du flou. Comment nommer une géographie propice au regard en dessous, au regard-biais, au regard-perfide? On ne la nomme pas. Ces endroits sont irrepérables tout simplement parce qu'ils sont partout. Comme me disait un voyeur : « Il n'y a pas d'endroits privilégiés, il n'y a que des initiatives à prendre. » C'est une sorte de brigandage panoramique. Avec toutes sortes de complications de regards. De trucs interceptés. De boomerangs. De retards et de jeux à étages. Tout ça fait des géométries perverses, des lignes de fuite, des énergies croisées. Comme si la ville entière était sous influence. Faite de mille yeux qui la strient partout, et en multiplient les nuances, ou les miracles.

[. . .]